

UN ITINÉRAIRE DE LECTURE : HASARD ET NÉCESSITÉ

Maurice Reuchlin

Je ne suis pas très sûr que mes lectures aient jalonné un "itinéraire", si ce mot évoque un chemin que l'on suit pour aller en un lieu défini. Elles m'apparaissent plutôt aujourd'hui comme ayant été régies par le hasard et la nécessité, ces deux facteurs dont J. Monod décrit les interactions dans le cours d'une évolution biologique conduisant à des formes relativement stables et cohérentes avant qu'elles ne disparaissent.

Quel autre facteur que le hasard a pu guider mes pas, un jour de 1944, vers la devanture d'un libraire où figurait une brochure décrivant les activités du Centre d'Orientation Professionnelle de la Chambre de Commerce de Marseille ? Alors instituteur dans un village provençal, je n'avais pas la possibilité de suivre les cours de la Faculté des Lettres d'Aix, ni donc de poursuivre ces études littéraires auxquelles je me croyais alors destiné. Je me retrouvais à la fin de cette même année élève à l'Institut National d'Orientation Professionnelle de Paris (INOP).

J'y découvrais la psychologie et ses trois maîtres français de l'époque, H. Piéron, H. Wallon, P. Guillaume. Je suivais leurs cours à la Sorbonne et au Collège de France, j'entreprenais une licence de psychologie, ce qui me mit dans la nécessité de lire leurs oeuvres. Il m'est sans doute difficile aujourd'hui de ne pas donner une cohérence rétrospective à ce qu'elles m'ont alors apporté.

Je crois avoir découvert chez Piéron la possibilité d'une étude expérimentale du comportement ; l'intérêt des références à des observations

Itinéraires de lecture

Perspectives documentaires en sciences de l'éducation, n° 14, 1988

biologiques fines, jusqu'à l'échelle intracellulaire, pour expliquer certains de ces comportements ; l'importance des différences interindividuelles, en particulier dans une perspective d'application à l'orientation. Je retrouvais chez Wallon cette intervention d'un biologique envisagé ici à une échelle plus molaire et surtout dans ses interactions avec le social. En comparant les oeuvres de Wallon, je croyais y découvrir l'usage d'une clé qui ouvrirait toutes les portes : le matérialisme dialectique capable d'expliquer sous sa plume, à mes yeux, non seulement le développement de l'enfant dans son ensemble, mais encore dans chacun de ses différents domaines comme le jeu ou l'émotion. Cette universalité me séduisait et m'inquiétait à la fois. Une tentative pour aborder les écrits des fondateurs du matérialisme dialectique se solda par un échec et un rejet, ce qui renforça mon inquiétude. Guillaume m'apporta d'autres raisons de distinguer psychologie et philosophie dans son *Introduction à la Psychologie*. Son intérêt à l'égard de la Psychologie de la forme m'a sans doute permis d'entrevoir les problèmes posés par l'adoption d'une échelle d'observation qui, trop analytique pour l'objet qu'elle se propose, détruit cet objet ; l'étude de structures envisagées en tant que telles pouvant cependant relever d'une méthode expérimentale. Je n'ai pas le souvenir que Piaget qui à cette époque n'enseignait pas à Paris, ait tenu alors une grande place dans mes lectures, centrées sur les maîtres dont je suivais les cours.

Piéron me proposa un peu plus tard un emploi de chercheur, à la vacation d'abord et au CNRS ensuite, interrompant ainsi une très brève expérience de praticien de l'orientation. Proposition au moins prématurée, de toute évidence, et qui me mit dans la nécessité de chercher fiévreusement dans mes lectures les moyens de faire face aux obligations qu'elle me créait. Piéron était en effet un patron qui n'enseignait guère ses jeunes chercheurs par des contacts personnels, et qui, d'ailleurs, ne consacrait qu'une faible partie de son temps au domaine de recherche qu'il m'assignait : la méthode des tests telle qu'il en concevait l'utilisation en orientation et la docimologie.

Formation méthodologique

J'étais en effet tout à fait conscient de l'insuffisance de ma formation technique et méthodologique et du fait qu'elle ne me permettait pas de réaliser dans ce domaine des recherches pouvant satisfaire aux critères généraux de scientificité qui s'illustraient à mes yeux dans l'oeuvre de Piéron en psychologie expérimentale et en psychophysologie. Ce fut là l'origine d'une série de lectures techniques qui a connu des interruptions

momentanées mais n'a jamais cessé jusqu'à aujourd'hui. Les débuts en furent modestes et de nouveau largement régis par le hasard. A la recherche d'un traité de statistique, j'en trouvais un en langue italienne à la bibliothèque de l'I.N.O.P., celui de C. Gini je crois, et ce fut mon premier livre d'étude en la matière. Pour la méthode des tests, je considérais alors comme un modèle technique une étude sur l'aptitude mécanique réalisée au Minnesota et publiée en 1930 par D.G. Paterson *et al.* (à tel point que je tirai de cet ouvrage la matière de mon premier article publié !). Je me mis bientôt à l'analyse factorielle, d'abord en lisant *Les aptitudes de l'homme* de C. Spearman, puis en étudiant page à page un ouvrage probablement bien mal adapté aux besoins d'un débutant, *The Factors of the Mind* de C. Burt, avant d'utiliser celui de L.L. Thurstone, *Multiple Factor Analysis*. En dehors du domaine de l'analyse factorielle, je tentais aussi de faire mon profit des livres fondamentaux de R. Fisher (dans lesquels je découvrais ces "plans d'expérience" dont l'usage s'ébauchait alors en psychologie) et de ceux, plus proches de mes besoins immédiats, de J.P. Guilford (chez qui je trouvais une formation systématique en psychométrie), de E.F. Lindquist (qui mettait Fisher à ma portée) et un peu plus tard de traités de statistique comme celui de mon futur collègue J.M. Favergé et celui de Q. McNemar.

Il serait sans intérêt de continuer une énumération d'auteurs et de titres. Je dois cependant signaler, en anticipant sur la chronologie, que je devais traverser quelques années plus tard une période d'effort soutenu dans ce domaine méthodologique. La seconde thèse de mon doctorat d'Etat portait en effet sur les méthodes d'analyse factorielle à l'usage des psychologues. J'essayais à cette occasion de présenter de façon aussi organisée que possible ce que j'avais pu apprendre dans les ouvrages classiques en tentant de montrer que les oppositions d'écoles se ramenaient au choix de modèles différents également susceptibles de rendre compte des mêmes faits en des "langues" différentes. Je m'efforçais d'illustrer mes propos par la présentation de plusieurs centaines d'articles rapportant des recherches dans lesquelles l'analyse factorielle avait été utilisée. J'avais en effet appris l'extrême importance de la lecture des périodiques scientifiques (Piéron m'avait accordé le privilège - et assigné le devoir - de dépouiller après lui les nombreux fascicules arrivant chaque semaine à la bibliothèque de l'Institut de Psychologie avant qu'ils ne soient enregistrés). L'itinéraire de lecture d'un chercheur ne se ramène pas à la découverte illuminante de quelque ouvrage décisif. Il est aussi une longue marche au cours de laquelle les innombrables articles concernant son domaine doivent être, jour après jour, assimilés.

Mais bien avant la période de ma seconde thèse, je peux dire que mon effort de formation technique et méthodologique m'avait conduit à res-

sentir des besoins et des intérêts suscitant deux autres séries de lectures dont les phases d'activité ont constamment alterné avec celles de mes lectures méthodologiques.

Elles ont concerné l'épistémologie et l'histoire de la psychologie.

Epistémologie

Mon intérêt à l'égard de l'épistémologie me paraît aujourd'hui avoir une double origine. D'une part, j'avais été irrité par certaines contributions aux controverses suscitées d'abord par la psychophysique de Fechner, puis de façon générale par la mesure en psychologie. Il me paraissait - et il me paraît toujours - profondément ridicule que l'on puisse philosopher sur des méthodes dont on ignore manifestement tout, en jugeant semble-t-il que les connaissances méthodologiques ne peuvent concerner que des techniciens à l'esprit borné. Mais d'autre part j'avais conscience que certaines des difficultés rencontrées par les méthodes que j'apprenais, et notamment par l'analyse factorielle, ne relevaient pas de solutions techniques mais appelaient des formulations plus générales qui feraient apparaître des démarches prétendument opposées comme s'appliquant en fait à des problèmes posés dans des perspectives différentes.

Les responsabilités que Piéron m'avaient confiées me mettant dans la nécessité de tenter l'accession au doctorat d'Etat, je décidais de faire porter ma thèse principale sur ce type de problèmes. Les lectures épistémologiques que j'abordais ainsi avec un mélange de défiance et d'intérêt furent un peu guidées par Piaget à qui Piéron avait demandé d'assurer la direction de cette thèse (et qui fut un directeur aussi bienveillant que lointain) et un peu aussi par Ignace Meyerson qui, me parlant de son oncle, évoquait "le grand Meyerson". Très vite, je découvris G. Bachelard que je lus avec passion, la plume à la main, des mois durant, à la Bibliothèque Nationale. Sa façon de comprendre la physique me paraissait éclairer d'un jour nouveau la démarche d'une psychologie quantitative. Dès les premières pages de ma thèse, lui rendant hommage et avouant ma dette à son égard, je constatais que "l'épistémologie physique contemporaine paraît traiter dans son domaine de difficultés dont la forme rappelle celle de certaines des difficultés auxquelles se heurte la psychologie quantitative" et j'affirmais qu'il y avait là beaucoup plus qu'une vague analogie. Je lisais aussi le Piaget épistémologiste et notamment sa monumentale *Introduction à l'épistémologie génétique*. Mais les intérêts de mon directeur étaient trop éloignés de cette psychologie

quantitative qui constituait mon objet de réflexion pour que je puisse tirer un profit immédiat de ces lectures.

J'appris davantage en lisant J. Ullmo, en particulier ses propos sur l'échelle d'observation des êtres scientifiques utilisées non pas pour les atteindre mais bien pour les définir ; un problème qui, en psychologie, ne m'a pas quitté.

Parmi les psychologues étrangers ayant écrit sur les problèmes que j'essayais d'aborder, je fréquentais assidûment les oeuvres de C. Burt (à propos de la "nature" des facteurs) et celles de S.S. Stevens (à propos de la hiérarchie des "échelles" de mesure). C'est aussi à l'occasion de cette thèse que je fis, de façon peut-être inattendue, ma première tentative un peu sérieuse pour lire S. Freud. Je voulais soutenir que les modèles de la métapsychologie freudienne étaient construits sur des principes généraux analogues à ceux qui régissent les modèles de la psychologie quantitative. J'écrivis même un chapitre émaillé de références aux oeuvres de Freud et de citations que je lui empruntais. Mais je pris conscience (avant d'avoir lu K. Popper) du fossé épistémologique qui sépare les modèles générateurs d'hypothèses vérifiables et les autres modèles, labiles structures du discours, et je renonçais, non sans quelque regret, à ma tentative.

Peut-être puis-je rattacher à ce courant d'intérêts épistémologiques une autre tentative, plus tardive, qui me conduisit à lire des auteurs dont les recherches ou les réflexions portent sur des disciplines que l'on regroupe souvent sous la dénomination de "Sciences Humaines" sans y inclure nécessairement la psychologie. Ayant à animer un séminaire à l'École pratique des hautes études, j'essayais de le centrer sur une comparaison entre les démarches utilisées dans ces sciences et la démarche de la psychologie. J'étais en effet frappé du fait que l'étude des conduites humaines les plus globales et en un certain sens les plus "significatives" est abordée le plus souvent par des disciplines n'ayant pas à l'égard de l'administration de la preuve des exigences de même nature que celles de la psychologie que je pratiquais et enseignais. C'est notamment à cette époque que je lus attentivement plusieurs ouvrages de C. Lévi-Strauss dont le structuralisme me paraissait à la fois proche par ses principes et si différent par sa mise en oeuvre de cette autre analyse structurale que les méthodes d'analyse quantitative multivariée permettent de réaliser en psychologie et plus particulièrement en psychologie différentielle

L'histoire de la psychologie

Une autre série de lectures poursuivies par épisodes concerne l'histoire de la psychologie. J'avais éprouvé quelques difficultés à comprendre comment le secteur de recherche sur lequel le hasard m'avait placé, l'étude quantitative des différences individuelles, s'articulait avec les autres domaines de la psychologie, comment ces différentes sous-disciplines étaient apparues. Les propos d'un témoin actif de la naissance de la psychologie scientifique, H. Piéron, avaient avivé cet intérêt. Le hasard d'une "commande", un "Que sais-je" sur l'*Histoire de la Psychologie*, mon premier livre, me plongea par nécessité dans une quête bibliographique qui s'est poursuivie, par périodes, jusqu'à aujourd'hui. L'ouvrage de base dans ce domaine fut pour moi celui de E.G. Boring, *A History of Experimental Psychology*. Mais je lus aussi beaucoup les psychologues français de la fin du XIXe siècle et des débuts du nôtre, personnages sur lesquels il arrivait à Piéron de me fournir un éclairage familier qui me donnait parfois l'impression de les avoir connus moi-même. C'est ainsi que je m'intéressais aux premiers travaux de la psychologie du travail en France pour deux articles du *Journal de Psychologie* que m'avait suggérés I. Meyerson ; à A. Binet à l'occasion du centenaire de sa naissance (et je crois avoir lu pour cet article la totalité de l'œuvre psychologique de cet auteur si personnellement présent dans ses écrits, si vivant dans ses contradictions) ; à T. Ribot, G. Dumas et P. Janet à propos d'un rapport au Congrès International de Psychologie de Washington sur les débuts de la psychologie française ; à la collection des Actes des Congrès de Psychologie appliquée de 1920 à 1968 pour l'introduction historique d'un *Traité de psychologie appliquée* ; aux écrits de J. McKeen Cattell confrontés à ceux de Binet pour un colloque du Congrès d'Histoire des Sciences de 1968 auquel G. Canguilhem m'avait fait l'honneur de m'associer. Ce dernier travail portait sur "L'élaboration des concepts et des méthodes de la psychologie différentielle". Mes lectures historiques concernaient en effet souvent cette sous-discipline devenue ma spécialité. Je m'intéressais notamment à ce personnage discuté et fascinant que fut F. Galton et je puisais à la Bibliothèque nationale dans les quatre gros in-quarto qui ont été consacrés par K. Pearson à "la vie, aux lettres et aux oeuvres" de son maître.

Bien que ces lectures méthodologiques, épistémologiques et historiques aient eu leur origine dans les fonctions qui m'étaient échues dans le domaine de la psychologie différentielle appliquée à l'orientation, mes lectures sur l'orientation me paraissent avoir été relativement peu nombreuses. La raison en est sans doute qu'il y avait au fond peu de choses

à lire dans ce domaine : quelques articles de Piéron, un livre de Naville, des recherches anglaises ou américaines de portée limitée dont le principal intérêt, pour un chercheur français, ne pouvait être que méthodologique. J'ai eu par deux fois à rédiger (avec F. Bacher) un rapport au Conseil de l'Europe sur les problèmes d'orientation et je fis chaque fois un effort de documentation à l'échelle européenne. Je rencontrais soit des recherches techniquement précises sur des problèmes particuliers, soit des articles répétant inlassablement des affirmations de principe ne pouvant guère engendrer d'hypothèse vérifiable.

La psychologie différentielle

J'avais beaucoup plus à apprendre de mes lectures en psychologie différentielle. Non que les ouvrages consacrés à ce sujet fussent nombreux : je ne trouvais d'abord, en français que celui de Piéron et, en anglais, ceux de A. Anastasi et de L.E. Tyler. Quelques autres sont parus depuis, qui sont des manuels plutôt que des ouvrages de réflexion. Mais les articles de recherche consacrés à la stabilité, à la structure, aux possibilités de prévision des différences individuelles étaient nombreux dans les périodiques de langue anglaise dont je devins un lecteur assidu. S'il me fallait définir rétrospectivement les grandes orientations de mes lectures en psychologie différentielle, j'en distinguerais deux.

J'avais été insatisfait de l'ignorance réciproque dans laquelle paraissaient se tenir, d'une part les recherches de la psychologie générale tentant de discerner des lois régissant les conduites de tous les organismes et, d'autre part, celles de la psychologie différentielle. Je retrouvais alors de façon relativement indépendante des idées exprimées ailleurs par L.J. Cronbach sur le fait qu'une théorie du comportement ne peut être générale que si elle est en mesure de rendre compte des différences individuelles, ces différences offrant elles-mêmes l'une des voies de recherche permettant l'édification ou la modification d'une théorie générale. Ayant à présenter devant l'Association de Psychologie Scientifique de Langue Française un rapport sur "Les facteurs socio-économiques du développement cognitif", je m'efforçais de lire les très nombreux travaux publiés sur ce sujet au cours des quelques années précédentes. Je conclusais leur présentation en exprimant mon insatisfaction à leur égard et en suggérant que l'explication des effets de ces facteurs ne pouvait être cherchée que dans le cadre d'une théorie générale du développement cognitif. Je prenais notamment celle de Piaget comme exemple. J'avais eu d'ailleurs, quelques années plus tôt, l'occasion de présenter devant la société Suisse de Psychologie (et devant Piaget lui-même) une tentative

de rapprochement entre la conception piagétienne de l'intelligence et la conception factorielle. Ces idées, la nécessité où je me trouvais de suivre les travaux des chercheurs qui, dans mon laboratoire, s'en étaient plus ou moins inspirés, firent de moi un lecteur attentif de Piaget, ce qui n'est pas une mince tâche. Il y a là un curieux paradoxe : j'ai étudié l'oeuvre de Piaget pour essayer de progresser dans un domaine, l'étude des différences individuelles, à l'égard duquel il n'avait jamais montré le moindre intérêt (tout en m'encourageant avec bienveillance à le cultiver). J'essayais de pratiquer le même type d'analyses dans d'autres domaines que celui du développement de l'intelligence, mais de façon plus superficielle, dans le cadre de mes enseignements.

L'expérience d'enseignant

La nécessité dans laquelle se trouva le professeur qu'il m'advint de devenir de présenter chaque année un enseignement de psychologie différentielle est en effet la seconde raison que j'ai eue de faire dans ce domaine des lectures régulières. Je m'efforce de lire chaque année les articles publiés au cours des trois ou quatre années précédentes sur un thème donné : les aspects différentiels de l'apprentissage, du langage, des conduites sociales, du développement au cours des premières années, etc. Je ne peux évidemment pas approfondir chacun de ces thèmes en une année. Mais s'il m'arrive d'être sceptique sur le profit que les étudiants tirent de mes discours, je suis sûr que leur préparation constitue pour moi une excellente méthode de formation permanente. Puisque j'évoque mes lectures d'enseignant, je dois signaler un effort de documentation qui a occupé sept ans de mes "loisirs" : la préparation d'un manuel s'efforçant de présenter une vision aussi intégrée que possible des différentes sous-disciplines de la psychologie, en donnant la priorité aux illustrations empruntées à des recherches de langue française (huit cents références environ sur un millier que comporte la bibliographie).

On ne retrouvera guère sans doute dans tous ces efforts l'image d'un "itinéraire", et j'en avais prévenu le lecteur. Des thèmes récurrents peut-être, dont certains me paraissent aujourd'hui revenir avec plus de régularité : le fait que des méthodes de recherche publiques, explicites et vérifiables sont surtout appliquées à des observations pratiquées à un niveau d'analyse si fin que le caractère essentiel des conduites, leur organisation finalisée, court le risque d'être détruit ; alors que les conduites organisées et donc significatives paraissent échapper à ces méthodes ; l'espoir que les méthodes d'analyse multivariée développées notamment en psychologie différentielle puissent contribuer au dépassement

de ce faux dilemme entre la scientificité des méthodes et la signification des objets auxquels elles s'appliquent.

Mais quelles que soient les interrogations auxquelles mes lectures n'ont pas encore répondu, je voudrais dire que je n'en tiens pas moins la lecture comme le mode essentiel de transmission des connaissances, des problématiques et des savoir-faire, le stimulant essentiel de la réflexion personnelle. Le premier devoir d'un enseignant devrait être d'écrire des livres et des articles adaptés aux besoins de ses étudiants. Réunir ces étudiants un certain jour en un certain lieu pour les assoupir sous le verbe relève d'une conception de l'enseignement antérieure à l'invention de l'imprimerie. Combien seraient plus substantiels et actifs quelques dialogues précis, en tête à tête ou en tout petits groupes, à propos de textes longuement et solitairement étudiés !

Maurice Reuchlin
Professeur de psychologie différentielle
à l'Université de Paris V